

DÉLÉGATION

pour l'adoption d'une Langue auxiliaire internationale.

CONCLUSIONS DU RAPPORT

SUR L'ÉTAT PRÉSENT DE LA QUESTION DE LA LANGUE INTERNATIONALE

PRÉSENTÉ AU COMITÉ

PAR

L. COUTURAT ET L. LEAU

Secrétaires du Comité.

43

COULOMMIERS

IMPRIMERIE PAUL BRODARD

—
1910

Tous droits réservés.

CONCLUSIONS DU RAPPORT

AUTRES OUVRAGES DES AUTEURS

- Histoire de la Langue universelle.** 1 vol. in-8 de xxxii-376 pages, par L. COUTURAT et L. LEAU. Paris, Hachette, 1903. 40 fr.
- Les Nouvelles Langues internationales, suite à l'Histoire de la Langue universelle.** 1 vol. in-8 de 112 pages et 1 tableau synoptique, par LES MÊMES. Chez M. Couturat, 7, rue Pierre Nicole, Paris (5^e). 2 fr. 50
- Pour la Langue internationale.** 1 brochure in-16 de 32 pages, par L. COUTURAT (1901).
- Die internationale Hilfssprache,** traduction allemande de la précédente brochure (Berlin, Möller et Borel, 1902).
- A Plea for an international Language,** traduction anglaise de la même (London, G. Henderson, 1903).
- Per la Lingua internazionale,** traduction italienne de la même (1907).
- Compte rendu des travaux du Comité de la Délégation** (13-24 octobre 1907), par les secrétaires L. COUTURAT et L. LEAU.

Les cinq dernières brochures sont distribuées gratuitement par les secrétaires du Comité.

DÉLÉGATION
pour l'adoption d'une Langue auxiliaire internationale.

CONCLUSIONS DU RAPPORT

SUR L'ÉTAT PRÉSENT DE LA QUESTION DE LA LANGUE INTERNATIONALE

PRÉSENTÉ AU COMITÉ

PAR

L. COUTURAT ET L. LEAU

Secrétaires du Comité.

COULOMMIERS
IMPRIMERIE PAUL BRODARD

1910

Tous droits réservés.

AVERTISSEMENT

Le Rapport que nous avons présenté et distribué aux membres du Comité de la Délégation était divisé en trois sections. Dans la première, nous rendions compte des vœux que les membres de la Délégation avaient exprimés, au nom des sociétés adhérentes, en prenant part à l'élection du Comité. Dans la seconde, nous avons analysé toutes les propositions et opinions relatives au choix de la L. I. qui nous avaient été envoyées à l'adresse du Comité, ou dont nous avons eu connaissance par correspondance privée. Dans la troisième, nous avons cru devoir tirer les conclusions qui nous paraissent ressortir de notre longue et multiple enquête, et formuler la « résultante » ou la « synthèse » des diverses opinions recueillies. Comme le Comité a pris ses décisions dans le sens généralement indiqué par les conclusions de ce Rapport, on a manifesté le désir de connaître celles-ci. C'est la troisième partie (intitulée *Conclusions*) que nous publions présentement. Nous ne pouvons pas publier la première section ni surtout la seconde, qui étaient essentiellement confidentielles et réservées aux membres du Comité. Mais nous devons dire que nos conclusions ne font guère que résumer les critiques adressées à l'*Esperanto*, soit par des linguistes éminents, soit par des Espérantistes très compétents; dans la mesure, bien entendu, où elles nous ont paru justifiées, ce que semblait indiquer leur concordance même. Nous croyons faire ainsi connaître les considérations qui ont contribué à déterminer les décisions du Comité, et qui sont propres à les justifier aux yeux du public impartial.

CONCLUSIONS DU RAPPORT

III

CONCLUSIONS

Il nous reste à formuler les conclusions qui nous paraissent ressortir de la longue enquête à laquelle nous nous sommes livrés, d'abord dans notre *Histoire de la Langue universelle*, puis dans *Les Nouvelles Langues internationales* qui lui font suite, enfin dans le présent Rapport, en nous efforçant de nous former une opinion aussi impartiale et objective que possible, et en nous laissant guider par la remarquable convergence des projets les plus récents, que nous avons déjà fait ressortir à la fin de notre *Histoire*, et qui n'a fait que s'accroître en ces dernières années. Nous espérons que ces conclusions serviront de fil conducteur dans le chaos des opinions diverses, et de base de discussion au Comité, dont elles pourront ainsi faciliter les délibérations.

En premier lieu, il est hors de doute que la L.I.¹ ne peut être qu'une langue à *posteriori*, comme nous l'avons déjà montré dans la conclusion de notre *Histoire*. Pour préciser cette indication, le point limite vers lequel semblent converger les projets les plus récents et les mieux étudiés semble se trouver entre l'*Esperanto*, l'*Idiom Neutral* et le *Novilatin* : ce serait une langue plus « naturelle » et plus à *posteriori* que l'*Esperanto*, plus autonome et plus souple que le *Neutral*, plus simple et plus régulière que le *Novilatin*. On sait que, à l'origine, l'*Esperanto* fut considéré comme une langue « artificielle », analogue au *Volapük*, et, encore aujourd'hui, on lui reproche certaines parties arbitraires et trop à *priori*, comme le tableau des particules, les finales de la conjugaison, même les désinences grammaticales. C'est que le Dr ZAMENHOF n'avait pas expliqué son œuvre ni formulé ses

1. Abréviation de « langue internationale ».

principes; et il a fallu tout le long et savant travail d'exégèse de M. de BEAUFONT pour dégager et élucider les vrais principes de l'*Esperanto*, et montrer qu'il est bien une langue à *posteriori* fondée sur le principe d'internationalité. Or ses principaux rivaux sont plus à *posteriori* que lui, et se flattent d'une intelligibilité immédiate qu'il ne possède pas au même degré. M. de BEAUFONT a montré qu'il y avait là « un bien beau leurre », et qu'il ne fallait pas sacrifier la régularité et l'autonomie de la langue à une *àposteriorité* excessive qui aboutirait à calquer la L.I. sur telle ou telle langue naturelle (le français, l'italien, l'espagnol, suivant le goût de l'auteur), et à la rendre aussi difficile et aussi compliquée qu'une langue vivante. Mais M. ROSENBERGER a répondu qu'il est tout aussi facile d'obtenir la régularité avec des éléments internationaux qu'avec des éléments non internationaux; et cela oblige à examiner si les éléments de l'*Esperanto* sont tous aussi internationaux que possible. Or c'est ce qui ne paraît pas, quand on le compare à ses principaux concurrents, et c'est ce qu'il y aurait lieu d'étudier en détail. Mais il ne semble pas impossible de réunir la régularité, l'autonomie et la fécondité de l'*Esperanto* avec l'internationalité supérieure dont se targuent le *Neutral*, l'*Universal* et le *Novilatin*.

Pour réaliser cette langue idéale, laquelle doit-on choisir comme base ou point de départ? *A priori*, cela semble indifférent; car, comme le dit finement M. ROSENBERGER, l'important n'est pas le point de départ, mais le point d'arrivée : et il en donne pour exemple le *Neutral* lui-même, élaboré par des Volapükistes partis du *Volapük*. Mais au point de vue pratique, l'hésitation n'est pas possible. Lors même que la future L.I. (ce que nous nous gardons d'affirmer) serait plus voisine du *Neutral* ou d'une autre langue que de l'*Esperanto*, c'est encore l'*Esperanto* qui s'imposerait comme base. On a vu en effet que c'est la langue qui a incomparablement le plus d'adeptes, ou pour mieux dire, la seule qui en ait à présent, les autres n'ayant que des approbations théoriques, dont nous ne contestons pas la valeur ni la compétence. C'est pour l'*Esperanto* que se prononce la grande majorité de la Délégation, non seulement à cause de ses qualités intrinsèques, mais encore et surtout en raison de sa diffusion actuelle, de l'ardeur et de l'enthousiasme de ses adeptes, de son organisation, de sa propagande toujours croissante, de ce qu'on pourrait appeler sa vitesse acquise, et aussi des droits qu'il s'est acquis par ses

succès. Des personnes absolument désintéressées et étrangères, quoique sympathiques, au mouvement espérantiste, nous ont nettement exprimé cette opinion, que le Comité ne pourrait pas adopter une autre langue que l'*Esperanto*, car, s'il en adoptait une autre, cela ferait fatalement deux langues concurrentes, ce qui serait funeste au succès de l'idée, qu'elles souhaitent avant tout. Parmi ces personnes nous tenons à citer un auteur de L.I., M. HENDERSON, qui, sans renoncer à ses préférences pour une langue néo-latine, concourt pratiquement à la propagande de l'*Esperanto*. Mais il est évident (lors même qu'elles ne nous l'auraient pas dit expressément) que ces mêmes personnes ne demandent ni ne conseillent l'adoption de l'*Esperanto* tel quel; au contraire, elles déclarent que cette décision, qui doit lui donner une nouvelle impulsion et hâter son triomphe définitif, est la meilleure occasion qui se présente de lui imposer les corrections ou améliorations jugées nécessaires. Et si l'on constate que l'*Esperanto* est travaillé en ce moment d'une poussée réformiste d'autant plus forte et plus dangereuse qu'on a cru pouvoir lui opposer une barrière infranchissable en proclamant l'intangibilité du *Fundamento*, on pensera que le moment est favorable pour une sorte d'arbitrage qui, en satisfaisant les réformistes dans la mesure jugée utile, mettra fin à des critiques toujours renaissantes, et assurera l'unité de la langue et la régularité de son développement futur, mieux que l'attachement à un livre « sacré ». D'autre part, il est remarquable que tous les projets des réformes émanés d'espérantistes tendent à le rapprocher des langues rivales, et à le rendre plus à *posteriori*; par conséquent, les mêmes réformes qui satisferaient les Espérantistes « avancés » désarmeront en même temps ses concurrents; non que nous nous flattions de voir les auteurs rivaux s'y rallier sur-le-champ; mais si l'on confère à l'*Esperanto* les avantages, réels ou apparents, par lesquels ils peuvent séduire une partie du public et, sans avoir même un succès comparable au sien, compromettre ou retarder le sien, on leur enlèvera tous les arguments plus ou moins spécieux qu'ils font valoir en leur faveur, et on supprimera toutes les critiques qu'amis et ennemis adressent à l'*Esperanto*, de sorte que ses rivaux ne feront plus d'adeptes nouveaux et perdront bientôt ceux qu'ils auront pu gagner. Au contraire, si l'on adoptait l'*Esperanto* tel quel, non seulement ses rivaux persisteraient dans leur propagande et dans

leurs attaques, mais il serait à craindre qu'une partie de ses adeptes ne fit défection : car certains chefs *esperantistes* nous ont déclaré formellement que, si l'*Esperanto* restait sans changement, ils l'abandonneraient, et renonceraient à employer et à propager une langue trop imparfaite selon eux, et désormais incurable, que ses défauts vouent, disent-ils, à une ruine certaine.

C'est qu'il faut bien se rendre compte d'un fait qui échappe au D^r ZAMENHOF et à ses fidèles. Le D^r ZAMENHOF répète sans cesse, pour écarter toute proposition de réformes, que les réformistes ne s'entendent pas et ne s'entendront jamais, et que, si on voulait commencer à les écouter, leurs demandes se contrediraient toutes et se neutraliseraient. D'où il conclut implicitement que l'*Esperanto* actuel est dans le juste milieu et dans le vrai, et que les tendances contraires des réformistes ne font que le consolider dans son état. C'est là une erreur complète, et une illusion dangereuse. Tout au contraire, nous sommes très frappés de ce fait que tous les réformistes, anciens ou nouveaux, à quelque pays qu'ils appartiennent, sont, sans le savoir ni s'être entendus, d'accord sur les points essentiels : depuis vingt ans, c'est toujours les mêmes points qui sont en butte aux critiques ; et les réformistes ne diffèrent (dans une certaine mesure seulement) que sur les moyens de les corriger. C'est ce qui ressortira de la suite de ces Conclusions. Or on voit la conséquence de cette constatation : si l'on peut inférer du passé à l'avenir, c'est toujours sur ces mêmes points que porteront les critiques et les demandes de réformes, et lors même qu'on leur imposerait silence aujourd'hui par une décision d'autorité qui les découragerait provisoirement, elles renaîtraient tôt ou tard avec plus de force, et compromettraient sans cesse l'unité de la langue. Comme on dit vulgairement, « on n'aura jamais la paix » avec ces défauts (réels ou apparents) : ils seront de perpétuelles pommes de discorde, et seront indéfiniment exploités par les adversaires de l'*Esperanto* et de toute L.I. Au contraire, si on les corrige dès maintenant, il est extrêmement probable qu'on aura assuré « la paix », consolidé l'unité, pourvu qu'on ne renouvelle pas la faute de la Déclaration de Boulogne, qu'on ne proclame intangible que les vrais principes de la langue, et non un texte où peuvent toujours se glisser des défauts inaperçus, et qu'on réserve toute latitude au développement de la langue, à la correction des défauts ou des inconvénients que l'expérience pourra

révéler, et même à l'évolution inséparable de la « vie » que nous lui souhaitons tous.

Pour prouver l'assertion que nous venons d'émettre, à savoir qu'il y a accord fondamental sur les points qui appellent des réformes ou corrections, nous allons les énumérer et les étudier successivement, en résumant au sujet de chacun d'eux les arguments qu'on fait valoir contre eux et pour les modifications réclamées.

ALPHABET.

C'est sur l'alphabet que portent les critiques les plus nombreuses et les plus vives. On réclame de tous côtés la suppression des lettres accentuées, non pas pour des raisons de pure théorie, mais pour des raisons pratiques, tirées de l'expérience, et dans l'intérêt de la propagande. Au surplus, la meilleure critique des lettres accentuées a été faite par le D^r ZAMENHOF lui-même en 1894, dans les lignes suivantes : « **Signoj superliteraj.** Tiu ĉi punkto, kiu siatempe en teorio ŝajnis tute sensignifa, en la praktiko montris sin kiel tre grava barilo por la disvastigado de nia lingvo. Dank'al tiuj ĉi signitaj literoj, kiujn la presejoj ne posedas, la libera ĉialoka presado de libroj en aŭ pri nia lingvo kaj la publikigado de nia lingvo per gazetoj fariĝis preskaŭ absolute neebla. Ni devas tiujn ĉi literojn forigi ».

Dira-t-on que ce qui était vrai en 1894 ne l'est plus maintenant, que toutes les imprimeries du monde possèdent les lettres accentuées ou sont disposées à se les procurer? Les doléances de MM. Lemaire, Hugon, Peltier, etc., prouvent bien le contraire. Il semble même que cet inconvénient pratique devienne de plus en plus gênant à mesure que l'*Esperanto* se propage en tous pays. En tout cas, on ne peut pas dire de cette réforme ce que le D^r ZAMENHOF dit de toute réforme, à savoir, qu'elle peut être bonne en théorie, mais qu'elle est mauvaise en pratique. Tout au contraire, nous avons montré dans notre *Histoire* (après M. de BEAUFONT), et nous continuons à penser que l'alphabet de l'*Esperanto* est excellent en théorie et qu'il est justifié scientifiquement : mais c'est dans la pratique qu'il s'est révélé incommodé et nuisible, et nous pensons, comme le D^r ZAMENHOF lui-même, que « en nia pure praktika afero la neoportuna teoria ogiko devas cedi al la pli oportuna praktika kutimo de la popo-

loj », et encore : « ni devas eviti ĉian superfluan bataladon kontraŭ la kutimoj de la popoloj, por ne malfaciligi senbezone la bataladon por nia lingvo ».

D'abord, c'est un fait que les peuples qui n'ont pas de lettres accentuées, notamment les peuples de langue anglaise, éprouvent une répugnance instinctive pour ces sortes de lettres et leur trouvent un « aspect repoussant ». Et cela se comprend, si l'on songe à l'impression que cause aux Français la vue d'une page de tchèque ou de polonais, où abondent les signes diacritiques : cela donne l'impression de quelque chose d'horriblement compliqué, mystérieux et barbare (est barbare, par définition, tout ce qu'on ne comprend pas!) On conçoit que les Slaves et même les Germains n'éprouvent pas cette impression en présence de l'*Esperanto*; mais les peuples romans et anglo-saxons l'éprouvent, et, comme l'immense majorité des hommes juge de toutes choses « à première vue », on peut dire que neuf sur dix des Anglo-Saxons condamnent et repoussent l'*Esperanto* sur cette première impression; et, ce qui est plus grave, sont tout disposés à admettre ou à préférer toute autre langue qui, avec des défauts moins visibles, offrirait « à leurs yeux » l'avantage de ne pas présenter ces signes rébarbatifs. Lors même qu'il n'y aurait là qu'une répugnance sentimentale, il conviendrait d'en tenir compte. Mais elle ne fait que traduire inconsciemment des inconvénients techniques que nous allons récapituler.

Le plus manifeste est l'absence de ces caractères dans les imprimeries de la plus grande partie du monde civilisé, tandis que toutes possèdent l'alphabet romain ou même anglais (celui-ci ayant le w en plus). Dire qu'il leur est aisé de se procurer les lettres accentuées, c'est oublier que cela représente des frais supplémentaires, non seulement de fonte, mais de composition. En outre, cette addition de six lettres est beaucoup plus onéreuse qu'on ne le croit : il faut les avoir dans tous les caractères, romain, italique, grasses droite et penchée, dans les petites et grandes capitales, et dans tous les caractères qui servent à composer les titres, annonces, etc. Faute de quoi, on se trouve obligé d'insérer dans un texte d'un type des lettres accentuées d'un autre type : c'est ce qui arrive à la *Belga Sonorilo* et à *Tra la Mondo*, dont l'imprimeur a bien les lettres accentuées en romain, mais pas en italiques et dans les autres sortes; or cela produit un effet désagréable et très disgracieux. Ou bien, à

défaut des lettres accentuées, on emploie des lettres non accentuées, ce qui est moins déplaisant à l'œil, et ne trouble guère les initiés (qui peuvent croire à une faute d'impression), mais est très gênant pour le novice, et ne peut évidemment être toléré comme règle générale. En outre, les lettres accentuées sont assez difficiles à distinguer des lettres semblables sans accents, ce qui rend la lecture plus pénible, surtout dans les petits caractères, et fatigue les yeux, parce qu'on est amené à lire de plus près. Elles donnent lieu à d'innombrables fautes d'impression, très difficiles à découvrir et à corriger, et qui doublent au moins le travail et la peine de l'auteur qui a à corriger des épreuves. Aussi n'y a-t-il pas de manuel Esperanto, si soignée qu'en soit l'impression, qui ne contienne des erreurs de ce genre; en un mot, il est impossible d'obtenir avec ces lettres une correction typographique parfaite. En outre, l'accent, sur le *ĥ* et sur toutes les majuscules, déborde de la ligne, ce qui constitue une complication dans le travail du compositeur (d'où des frais), et il risque toujours de se casser et de disparaître, de sorte que, sans aucune faute des correcteurs, une faute peut se produire à l'impression.

Les difficultés sont encore bien plus grandes quand on emploie les machines à composer (dites linotypes), qui tendent de plus en plus à se répandre, notamment pour les journaux. Ou plutôt, elles deviennent une véritable impossibilité. En effet, pour ajouter même un seul caractère à une de ces machines, il faut la changer toute entière. Et nous avons vu le témoignage de directeurs de journaux, très bien disposés envers l'*Esperanto*, disant qu'il leur était impossible de se procurer de nouvelles machines pour avoir les lettres accentuées. Si l'*Esperanto* veut « conquérir le monde », il doit s'adapter aux habitudes et aux nécessités techniques; il ne peut avoir la prétention de les faire changer à son profit; ou si quelqu'un nourrit cet espoir pour lui, il est dupe d'une illusion bien naïve.

Ce que la machine à composer est à l'ancienne composition, la machine à écrire l'est à l'écriture manuelle; et elle offre de tels avantages, qu'elle se répand rapidement dans le commerce, dans les administrations, et même chez les particuliers et les littérateurs. Or il est impossible d'ajouter un seul caractère à une machine à écrire : il faut en changer, ce qui se traduit par une grosse dépense, que personne ne se soucie de faire, sauf

exceptions. Sans doute, il existe des machines qui ont les lettres accentuées; mais ce sont des modèles spéciaux, construits exprès, et contenant un plus grand nombre de caractères que les modèles courants, et par suite plus chers que ceux-ci. Sans doute aussi, on peut écrire les lettres accentuées avec les machines qui ont un accent circonflexe indépendant; mais alors il faut frapper deux touches pour former une lettre, et alors on aurait aussi vite fait d'écrire un digramme, et même cela serait moins gênant. Et puis tout le monde n'a pas cette ressource, notamment dans les pays de langue anglaise. En un mot, un Espérantiste peut bien se procurer une machine qui réponde à ses besoins; mais si quelqu'un qui a déjà une machine devient adepte de l'*Esperanto*, il faut qu'il renonce à écrire l'*Esperanto* à la machine, ou qu'il achète une autre machine. Ce n'est pas très encourageant pour les nouveaux adeptes, ce qui revient à dire que c'est un grave obstacle à la diffusion de la langue et à son emploi.

Dans l'écriture manuelle enfin, les lettres accentuées semblent n'offrir aucun inconvénient : il semble indifférent au scripteur d'écrire un accent de plus ou de moins, ou d'employer un accent plutôt qu'un digramme. Mais il n'en est pas ainsi en réalité. L'écriture se compose essentiellement d'un trait continu tracé par la plume; tout ce qui interrompt la continuité de ce trait constitue une gêne et un retard notable. Or pour mettre un accent sur une lettre, on est obligé, ou bien d'interrompre le mot pour le reprendre ensuite, ou bien (comme le conseille le D^r JAVAL dans sa *Physiologie de la lecture et de l'écriture*) de tracer le mot d'un trait et de revenir ensuite sur lui pour l'« orner » des accents. Dans un cas comme dans l'autre, il y a une perte de temps hors de proportion avec l'importance graphique de ces signes; aussi le même auteur conseille-t-il, pour une écriture rapide, de négliger entièrement ces signes accessoires (point sur l*i*, barre du t, etc.). Les gens pratiques et pressés, comme les Américains, ont horreur des signes diacritiques : et c'est pourquoi l'*American Philosophical Society*, dans son programme de L. I. de 1887 (voir notre *Histoire*, p. 366) voulait bannir de la L. I. tous signes diacritiques, jusqu'aux points sur i, j, aux barres des t et aux apostrophes. Comme le dit avec raison M. BULLEN, il est plus facile d'écrire un digramme qu'une lettre accentuée, parce qu'on n'a pas à lever la main ni à quitter

la ligne. Ajoutons une remarque assez importante, pour la correspondance : plus l'écriture est courante et rapide, plus les accents deviennent gênants, par l'interruption qu'ils causent; il en résulte, ou bien qu'on est tenté de les omettre (ce qui nuit à la clarté du texte), ou bien qu'on les trace au moyen de ligatures involontaires, mais fatales, qui embrouillent l'écriture. Qui-conque reçoit, comme nous, des lettres de tous pays ne peut manquer de remarquer que les lettres écrites par des Anglais et Américains sont plus lisibles, en général, que les autres. Cela vient de ce que leur écriture n'est pas compliquée, embrouillée de signes diacritiques comme celle des Français et des Allemands : le trait étant continu est plus pur et plus net. Cela peut venir aussi de meilleures méthodes d'écriture (notamment de l'écriture droite, dont le D^r JAVAL était l'apôtre chez nous); mais ces méthodes mêmes sont en relation avec l'orthographe des langues et leur caractère graphique plus ou moins simple; et jamais un Allemand ou un Slave n'aura une écriture aussi claire (dans sa langue) qu'un Anglais. Cela tient aux signes diacritiques, qui entraînent forcément des ligatures irrégulières et variables.

Pour toutes ces raisons, qui auraient dû frapper depuis longtemps l'auteur et les chefs de l'*Esperanto*, la suppression des lettres accentuées et de tout signe diacritique s'impose. Elle s'imposerait, alors même que l'*Esperanto* serait la seule L. I. possible et connue; elle s'impose encore bien plus en présence des L. I. concurrentes, qui toutes (nous ne parlons que des meilleures) ont sur lui l'avantage énorme, au point de vue de la pratique et de la propagande, de se contenter de l'alphabet romain. Cet avantage est tel, qu'il fera sûrement, tôt ou tard, le succès, soit d'une de ces langues, soit d'un projet de réforme de l'*Esperanto*, comme cet inconvénient ne peut pas manquer d'en susciter indéfiniment (*Ekselsioro*, du D^r GREENWOOD). Et il ne faut pas croire qu'une décision d'autorité, comme celle du Comité, puisse suffire à imposer au monde les lettres accentuées, alors qu'elles se heurtent, non seulement aux habitudes et aux goûts (obstacles déjà bien forts!), mais à des difficultés d'ordre technique qui se traduisent par des frais supplémentaires. Il ne faut pas demander aux futurs adeptes de la L. I. des sacrifices financiers; l'intérêt est en somme le grand mobile, le seul pour la plupart des hommes; si la L. I. doit s'imposer à la masse, c'est par ses

avantages pratiques; or c'est tout le contraire que les accents offrent à la plupart des peuples, et on peut dire qu'ils font sans cesse et feront toujours de la propagande *négative*. Il importe donc, dans l'intérêt de l'*Esperanto* ou de la L. I. quelle qu'elle soit, qu'elle s'approprie l'avantage capital qui résulte de l'emploi exclusif de l'alphabet romain, et l'enlève à tous ses concurrents actuels ou possibles, ou plutôt, qu'elle décourage d'avance toute concurrence et toute tentative de réforme en réalisant, sur ce point comme sur les autres, le maximum de simplicité et de facilité pour tous.

Reste à savoir quel système il convient d'adopter pour supprimer les lettres accentuées. Or, parmi les propositions si diverses en apparence que nous avons rapportées, on peut distinguer deux systèmes auxquels elles se rattachent toutes. Le premier invoque des idées théoriques sur ce que doit être une orthographe rigoureusement « phonétique », et repose sur le principe : « Une lettre, un son ». On en déduit que chaque son doit être représenté par une lettre unique, et par suite on exclut tout digramme. On est alors obligé de recourir aux lettres non employées de l'alphabet romain (q, x, y) et de leur donner des sons arbitraires, et contraires aux habitudes des peuples occidentaux (M. ZAKRZEWSKI); ou bien on est amené à changer notablement la phonétique de l'*Esperanto*, en supprimant les sons c, ĝ, ĉ, pour ne garder que les chuintantes simples ŝ (écrit c) et ĵ (écrit j) : c'est le système proposé entre autres par M. LEMAIRE. Mais, en même temps, on subordonne et même on sacrifie le graphisme international à un phonétisme qui l'est bien moins (si l'on remplace le c des langues romanes par s), ou bien on altère gravement le phonétisme, si l'on veut conserver le graphisme (en donnant partout à c le son ŝ).

Les propositions du second système concordent sur presque tous les points. Toutes elles substituent j à ĵ et par suite y à ĵ; toutes elles admettent les digrammes ch, sh pour remplacer les lettres ĉ, ŝ; toutes enfin suppriment le son h, trop difficile pour certains peuples, et le remplacent par k. Le seul point où elles diffèrent est la transcription du ĝ : les uns proposent dj, les autres j simple; presque personne (M. PELTIER) n'approuve le gh proposé par le D^r ZAMENHOF, que d'autres au contraire proposent pour représenter le g dur. C'est là le seul point litigieux; et il

est probable que la meilleure solution serait dans une révision des racines qui contiennent *ĝ*, et dont les unes devraient être écrites par *g* (dur), tandis que les autres contiendraient *j* (prononcé *j* ou *ĝ*, comme le proposait le D^r JAVAL).

Mais auparavant il faut choisir entre les deux systèmes que nous venons de définir. Pour cela, nous remarquons d'abord que le second est plus conservateur que le premier : car il peut à la rigueur se réduire à une réforme orthographique, à une simple transcription régulière des mots de l'*Esperanto* actuel dans un nouvel alphabet. Ensuite, il faudrait s'entendre sur le sens dans lequel on doit entendre et accepter le principe : « Une lettre, un son », dans lequel on résume les règles de l'orthographe phonétique. Ceux qui l'invoquent l'entendent comme suit : « A chaque son simple une lettre simple, et à chaque lettre simple un son simple ». Mais comment déterminer les sons simples ? Les sons *c*, *ĉ*, *ĝ*, qui semblent complexes aux Occidentaux, paraissent simples et élémentaires aux Slaves et aux Italiens ; comment décider entre ces deux opinions, et faut-il s'engager dans ces discussions quelque peu byzantines pour arriver à établir un alphabet pratique ? Mais le principe susdit peut aussi s'entendre en ce sens : « Il y a une correspondance univoque et réciproque entre les signes graphiques et les sons » ; et dans ce sens, il n'exclut ni les sons dits complexes (*c*, *ĉ*, *ĝ*), ni les digrammes (*ch*, *sh*). On dit que ceux-ci peuvent donner lieu à confusion, quand la lettre *h* se trouve après un *c* ou un *s*. Mais cela ne peut arriver qu'en composition (la lettre *h* commençant toujours un mot simple), et alors il est indiqué de séparer les mots composants par un tiret (*chas-hundo*) : d'autant que cette règle, si elle était généralisée, rendrait les mots composés plus faciles à lire et à comprendre. C'est d'ailleurs un cas très rare. Eu résumé, il suffit, pour qu'on ait une orthographe « phonétique », qu'il n'y ait qu'une seule manière de lire et de prononcer chaque lettre et chaque mot, et cela est assuré par la correspondance uniforme des sons aux lettres ou digrammes.

Pour choisir entre ces deux systèmes, fidèles à notre méthode comparative, nous constatons que les langues concurrentes présentent toutes le second système : toutes elles ont le *j* et l'*y* anglais, qui d'ailleurs sont communs aux deux systèmes ; toutes ont au moins un digramme (*sh*, *Neutral*) et même deux (*ch*, *sh*, *Universal*, *Novilatin*), avec leur son anglais (*ĉ*, *ŝ*). Il semble donc

que c'est de ce côté que se trouve la solution pratiquement la plus satisfaisante; et cela est d'autant plus vrai, qu'il y a des projets encore plus rapprochés des langues naturelles, et qui renoncent à l'uniformité du son de chaque lettre pour se conformer davantage à la prononciation internationale : on propose par exemple de donner à **c** deux sons, **k** devant **a**, **o**, **u**, et un son sifflant devant **e**, **i**; et de même pour **g** et **s**. Ces projets vont évidemment trop loin, car ils altèrent l'orthographe phonétique qui est une des qualités essentielles de la L. I. Mais ils prouvent que l'on doit s'adapter le mieux possible aux besoins et aux habitudes des langues vivantes, et ne pas se laisser égarer par trop d'apriorisme : or c'est ce qu'on ferait si l'on voulait appliquer le principe « une lettre, un son » dans son sens le plus rigoureux. Le second système est un juste milieu entre ces exigences purement théoriques qui visent une langue idéalement parfaite, et les concessions excessives que les réformateurs du *Neutral* font aux irrégularités des langues romanes. Le choix du son de la lettre **c** en *Esperanto* nous semble très heureux et très habile pour conserver à cette lettre, dans la plupart des cas, sa prononciation la plus internationale. Mais, à ce même point de vue (conciliation du graphisme et du phonétisme internationaux), on ne peut rien objecter aux lettres **j** et **y**, ni aux digrammes **ch** et **sh**, car non seulement ils conservent la prononciation connue, mais ils rétablissent l'aspect des mots et augmentent ainsi l'internationalité graphique (**chambro**, **shipo**, **joyo**, **voyajo**). Ils contribuent à rendre l'*Esperanto* plus lisible à première vue, comme le désirait le D^r JAVAL, et à rendre les mots internationaux plus reconnaissables. En un mot, les digrammes **ch** et **sh** sont justifiés, dans une langue à *posteriori*, par le fait qu'ils figurent dans les langues nationales les plus répandues, avec un son identique ou analogue à celui que leur attribuent à la fois les projets de réforme de l'*Esperanto* et les langues rivales. Cette concordance prouve, non seulement que c'est la solution la plus satisfaisante, mais que c'est celle qui a le plus de chances d'être acceptée en tous pays.

Nous n'avons traité à dessein, dans ce qui précède, que le côté graphique de la question des lettres accentuées; nous avons réservé toutes les questions de phonétique pour le chapitre suivant, afin de bien distinguer les divers problèmes et de les discuter un à un.

Mais nous devons encore indiquer une question relative à l'alphabet. Il reste de l'alphabet romain deux lettres, **q** et **x**, qui n'ont pas d'emploi; or elles se trouvent dans beaucoup de mots internationaux, et font partie de leur orthographe dans toutes les langues non-slaves. Il semble donc utile de les adopter, en vertu du principe d'internationalité; et on n'a aucune raison pour ne pas admettre le son complexe **x**, si l'on admet les sons complexes **c**, **ê** et **ĝ**. D'autre part, **q** fait sans doute double emploi avec **k**; mais on sait qu'il est toujours suivi d'un **u** consonne; et c'est peut-être là un moyen suffisant de le distinguer du **k**. L'adoption de **q** diminuerait la fréquence de la lettre **k**, qui est laide, encombrante, longue et difficile à écrire (aussi est-elle souvent défigurée et illisible dans les écritures allemandes et slaves), et qui fait souvent défaut aux imprimeurs occidentaux, vu sa rareté en français, en anglais, en italien, en espagnol, en portugais, etc., et sa fréquence en *Esperanto*.

PHONÉTIQUE.

La phonétique de l'*Esperanto* est, avec l'alphabet, la partie qui donne lieu aux critiques les plus nombreuses et les plus graves. Dans ce domaine, plus que partout ailleurs, on est obligé de tenir compte des habitudes et des goûts des diverses nations, car toute difficulté de prononciation (relative à un peuple) est une cause fatale d'altération de la langue, et entraîne forcément une diversité de prononciation qui nuit à l'unité de la langue, lors même qu'elle ne nuirait pas à la compréhension. Quelle que puisse être la bonne volonté et l'application des adeptes, pendant la période d'apprentissage, on peut être sûr qu'ils altéreront dans la pratique courante les sons qui leur offrent quelque difficulté : en phonétique plus que partout ailleurs, « le naturel revient au galop », et l'expérience le prouve déjà.

On reproche d'abord à l'*Esperanto* la fréquence excessive des chuintantes, et leur accumulation désagréable et fatigante : cela est surtout frappant dans les écrits du D^r ZAMENHOF et des Slaves : on trouve constamment sous la plume du Majstro des séries de mots comme celles-ci, que nous notons dans quelques pages de la *Krestomatio* : **ĉio tio ĉi, ĉiuj tiuj ĉi, tio ĉi en ĉiu tempo, ĉiujn tiujn, ĉiu el tiuj ĉi, en tio ĉi ia eĉ plej...** (p. 287-290), **eĉ tie ĉi** (p. 292), **ĉia eĉ plej** (p. 293), **ĉio tio, kio ĉiutage** (p. 301), **ĉar eĉ ĉe**

(p. 304), *ĉar ĉe tiu ĉi leĝo* (p. 311); et de même dans *La Revuo*, p. 375 : *ĉar eĉ ĉe tiuj...* Ce n'est pas seulement dans ces particules, qui reviennent sans cesse, qu'il y a abus de chuintantes; c'est aussi dans les radicaux, et cela souvent sans aucune nécessité étymologique ou autre : *ĉevalo*, *feliĉa*, *fianĉo*, *ĉerizo*, *ĉesi*, *pinĉi*, *suĉi*, *sufiĉi*, etc. Ce fait s'explique tout simplement par la nationalité de l'auteur : on sait que les langues slaves abondent en chuintantes; il en résulte que les Slaves ne trouvent ces sons ni difficiles ni laids, et ne peuvent pas comprendre que les autres peuples aient un autre goût. Il serait pourtant facile de corriger ce défaut choquant pour tout occidental, d'abord en remplaçant les particules comme *ĉi*, *ĉiu*, etc., qu'aucune raison d'internationalité n'impose (au contraire!), ensuite en corrigeant les radicaux où les chuintantes ne s'imposent pas par l'internationalité : par exemple, il est évident que *ĉevalo* est uniquement français, et que la racine étymologique et internationale est *kaval*, qui existe même en français dans *cavalier*, *cavalerie*, etc. Cette remarque sur la nationalité de l'auteur explique bien d'autres défauts de la langue : d'abord, l'emploi des lettres accentuées, familières aux Polonais et aux Tchèques (c'est à peu près l'alphabet tchèque que l'*Esperanto* a adopté); ensuite, tous les défauts de phonétique que nous avons encore à signaler. On comprend dès lors que le Dr ZAMENHOF n'ait jamais pensé à les corriger dans ses projets de réformes, et qu'il ne conçoive pas, même aujourd'hui, la nécessité de les corriger.

Les propagateurs de l'*Esperanto* disent toujours qu'il ne contient que des sons faciles à prononcer pour les principaux peuples européens. Ils énoncent ainsi une des conditions essentielles que doit remplir la L. I.; mais l'*Esperanto* ne la remplit pas parfaitement. Il a d'abord la lettre *h*, qui est très difficile à prononcer pour les peuples romans (sauf les Espagnols), et qui est condamnée à disparaître : on la remplace déjà presque partout par *k* (*kemio*, *mekaniko*, etc.). La seule objection sérieuse est que cette transcription dénature les noms propres (slaves) : mais dans ce cas on peut employer la transcription *kh*, déjà employée en français et en anglais; et d'ailleurs la question de la transcription des noms propres est extérieure à la langue même, et doit être traitée à part, car elle entraîne probablement l'adoption d'un alphabet spécial.

Il ne suffit pas que les sons soient individuellement faciles à

prononcer : il faut encore qu'ils ne forment que des combinaisons aisées. Or ce n'est pas le cas en *Esperanto*. On y trouve des combinaisons de sons difficiles pour certains peuples et même impossibles pour d'autres. Telles sont principalement *sc* dans *absceso*, *scii*, *scienco*, *sceptro*; *kc* dans *akcepti*, *sukceso*, *akcio*, *frakcio*, *funkcio*; *ksc* dans *ekscii*, *eksceso*, *eksciti*; *nkt* dans *punkto*, *sankta*; *kv* (prononciation allemande) dans les nombreux mots d'origine latine qui contiennent *qu* : *akvo*, *kvar*, *kvin*, *kvanto*, *sekvi*, etc.; *gv* dans des mots analogues, où le *v* remplace un *u* consonne : *lingvo*, *gvidi*. A tous ces cas s'applique ce que nous avons dit en commençant : malgré les efforts consciencieux des maîtres et des élèves, les adeptes anglais et français prononcent *sii*, *akuo*, *linguo*, etc. Il est évidemment vain de résister à ces tendances simplificatrices, qui dominent l'évolution de toutes les langues; il vaut mieux appliquer tout de suite le « principe du moindre effort », et consacrer par l'orthographe la forme la plus facile, à laquelle on aboutirait bon gré mal gré. Et ici l'internationalité (graphique) doit céder à la facilité : c'est toujours la forme la plus facile qui doit prévaloir (lors même qu'elle aurait un caractère trop national, italien ou espagnol : *punto*, *cienco*), attendu qu'elle pourra être prononcée par tous les peuples, tandis que la forme difficile (fût-elle plus conforme à l'étymologie) ne peut pas être prononcée par tous. L'internationalité pratique de la prononciation doit prévaloir sur l'internationalité théorique de l'étymologie, qui n'intéresse que les philologues; et surtout on se conformera ainsi à la tendance générale manifestée par l'évolution de nos langues.

On a encore remarqué que la lettre la plus fréquente en *Esperanto* est *n*, et que cela amène les Espérantistes à nasiller en parlant. Cela vient de la fréquence de l'accusatif, employé non seulement pour le régime direct, mais pour les régimes de quantité, de mesure, de prix, de date, et pour marquer la direction; de sorte qu'il n'est pas rare que tous les mots d'une phrase, sauf le sujet, soient à l'accusatif. Mais le remède à cet inconvénient phonétique relève de la grammaire.

Certaines combinaisons de sons offrent encore des difficultés à beaucoup de peuples : ce sont les diphtongues. Ici, nous demandons la permission d'ouvrir une parenthèse, car, dans cette question délicate et fort controversée, où l'on ne s'entend même pas sur ce qu'on doit appeler diphtongue, il importe de rappeler

la théorie classique chez les philologues. Voici comment le Prof. KARL BRUGMANN définit les diphtongues dans sa *Kurze vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen* (Strasbourg, Trübner, 1902, fasc. 1). Il commence par distinguer les lettres « sonnantes » ou « syllabiques », et les lettres « consonnantes » ou « non syllabiques ». Une syllabe contient une sonnante, et une seule, qui représente la « voix » : c'est le son qu'on émet en chantant cette syllabe, et qu'on peut prolonger indéfiniment. Tous les autres sons sont consonnants. Or une voyelle peut être consonnante en certains cas, de même qu'une consonne peut être sonnante (ex. l, r, s, n, en certaines langues européennes); et dans leur écriture phonétique, les philologues emploient des signes diacritiques pour indiquer ce fait. Cela posé, une diphtongue est définie : l'union de deux voyelles, dont une sonnante et une consonnante. La diphtongue est dite « montante » quand la consonnante est la première, « descendante » quand elle est la deuxième. Or dans toutes les langues indo-germaniques (qui doivent servir de base à la L. I.), il n'y a que deux voyelles consonnantes : i et u. Et l'auteur ajoute que l'u consonnant se trouve notamment en latin après q, dans la combinaison classique qu. — Cette dernière remarque montre qu'on doit rétablir l'u consonnant après k, dans tous les cas où le D^r ZAMENHOF l'a remplacé par un v; et cette raison théorique vient confirmer la raison pratique tirée de l'impossibilité pour certains peuples de prononcer kv.

On sait que l'*Esperanto* a, lui aussi, les deux voyelles consonnantes i et u : ce sont les lettres j et ŭ. Celle-ci n'entre que dans les deux diphtongues aŭ et eŭ. (Graphiquement, il n'y a pas d'inconvénient à supprimer l'accent sur l'u consonnant; nous avons oublié de le dire à propos de l'alphabet, mais tout le monde est d'accord sur ce point, y compris le D^r ZAMENHOF). Le j forme les diphtongues aj, ej, oj, uj. Toutes ces diphtongues, comme on voit, sont « descendantes ». Or elles sont fort difficiles à prononcer pour les peuples qui ne les possèdent pas dans leurs langues : les Français ne peuvent prononcer les premières qu'en prononçant rapidement les deux voyelles successives : a-u, e-u; les Anglais, Italiens, Espagnols, Portugais, Grecs, Japonais et d'autres peuples ne peuvent prononcer les secondes que comme a-i, e-i, o-i, u-i. Cela semble d'autant plus étonnant que les mêmes peuples ont l'i et l'u consonnants, mais seulement en diphtongue

montante : **ua, ue; ja, je, jo, ju**. Par exemple, l'**u** consonnant se trouve dans le français *oui, loi*; cela n'empêche pas que les Français ne peuvent pas prononcer **au, eu** en une syllabe, à moins que cette syllabe ne soit suivie d'une voyelle sur laquelle s'appuie l'**u** consonne : un Français ne peut pas prononcer **baldaŭ**, mais il peut bien prononcer **baldaŭa** (*balda-ŭa*). Ainsi les mêmes diphtongues sont prononçables devant une voyelle (ou en finale) et ne le sont pas devant une consonne : un Français prononce bien **aj, ej, uj** qui se trouvent dans sa langue (*taille, veille, fouille*), mais il prononce mal **ajn, ojn, ujn**, qui deviennent dans sa bouche : *aĭn, oĭn, uĭn*. Et cette difficulté est bien plus grande pour d'autres peuples. Les Anglais, notamment, ne peuvent pas du tout prononcer **uj**, encore moins **ujn** dans **ĉiujn** par exemple.

Comment remédier à ces défauts? Il n'est guère possible de supprimer les diphtongues **au, eu**, qui se trouvent dans des mots internationaux, sans défigurer ceux-ci (**Augusto, Europeo**). Il faudra se résigner à ce que certains peuples les prononcent plus ou moins bien. Mais du moins on peut les supprimer partout où l'internationalité ne les impose pas, notamment dans les finales d'adverbes ou de prépositions : **antaŭ, baldaŭ, hodiaŭ, morgaŭ, hieraŭ**, etc. Il est tout indiqué de leur substituer la finale **e** des adverbes, comme le faisait déjà M. GRABOWSKI en 1893, moins par raison phonétique que par raison esthétique : il trouvait ces finales « sauvages », ainsi que les mots dérivés : **hodiaŭa, adiaŭi** (*La Liro de la Esperantistoj*, Préface).

Restent les diphtongues **aj, ej, oj, uj**, qui sont très désagréables par leur fréquence, même à ceux qui n'ont pas de difficulté à les prononcer, et qui alourdissent énormément la diction, à moins qu'on ne glisse sur ces finales et qu'on ne les escamote presque, comme font les Slaves; mais alors, à quoi servent-elles, si elles deviennent indistinctes et presque imperceptibles? Si **homojn** se confond à l'audition avec **homon**, et **belajn** avec **belan** ou **bèlè**, la flexion la plus importante disparaît, celle du pluriel, et il ne reste que la moins utile, celle de l'accusatif. Le remède, ici encore, est indiqué et connu : il a été employé par le D^r ZAMENHOF en 1894, et ensuite par les auteurs de *l'Idiom Neutral* et d'autres langues (voir le Tableau synoptique des *Nouvelles Langues internationales*) : il consiste à former le pluriel des substantifs par la substitution de **i** à l'**o** du singulier : **homo, homi**. C'est d'ailleurs

la forme du pluriel en italien, en grec et dans toutes les langues slaves. Sans doute, on a proposé (M. BULLEN) d'employer le *s*, qui est aussi international (E. F. S.); mais d'abord cela obligerait à changer les finales verbales *as*, *is*, *os*, *us*; ensuite, même après ce changement, cela rendrait trop fréquente la sifflante *s*, dont la répétition serait particulièrement désagréable, et gênerait l'harmonie de la langue; enfin, cela exclurait la possibilité d'employer l'accusatif (en cas de besoin), tandis qu'on peut toujours, sans difficulté, accoler l'*n* à *homo* et à *homi*: et les accusatifs *homon*, *homin* sont plus nets et plus distincts que les accusatifs *homon*, *homojn*. Encore une fois, cette solution a été indiquée par le D^r ZAMENHOF lui-même; elle est en outre réclamée avec instance par de bons Espérantistes, et enfin elle se trouve dans des langues rivales, ce qui ne peut qu'augmenter ses chances de succès. On ne se doute pas de ce que cette modification ferait gagner d'harmonie et de légèreté à la langue, en remplaçant les lourdes finales *-oj*, *-aj*, *-ojn*, *-ajn* par des finales courtes et nettes, d'une sonorité italienne.

Cette modification purement grammaticale suffirait à diminuer considérablement le nombre des diphtongues en *j*, et rendrait tolérables les autres, c'est-à-dire celles qui se trouvent dans les radicaux. De savoir dans quelle mesure on pourrait supprimer aussi celles-ci, c'est une question de détail que nous ne pouvons pas examiner ici. Mais nous pouvons dire que le D^r ZAMENHOF a été frappé de cet inconvénient, puisqu'en 1894 il était tenté de supprimer entièrement la lettre *j* (et le son correspondant), et que, s'il l'a conservée, il a eu soin de ne l'admettre que « devant une voyelle ». Cela prouve qu'il avait déjà conscience de la différence absolue qu'il y a, au point de vue de la prononciation, entre les diphtongues « montantes » et « descendantes », et de la difficulté qu'offrent les dernières (*aj*, *ej*, *oj*, *uj*). En tout cas, il est facile d'atténuer cet inconvénient en remplaçant les particules *kaj*, *plej*, *tuj*, qui ne sont ni internationales ni heureusement choisies, surtout *kaj*, que personne ne défend.

Il nous reste à signaler un défaut phonétique de l'*Esperanto*: c'est la fréquence de l'accent tonique sur la voyelle *i* suivie d'une autre voyelle, soit dans les radicaux: *nacio*, *familio*, *opinio*, soit dans les particules: *iu*, *tiu*, *kiu*, *ĉiu*, *neniu*. D'après la théorie des diphtongues rappelée plus haut, un *i* ainsi placé devant une voyelle tend naturellement à devenir « consonnant », c'est-à-dire

à former diphtongue, et par suite l'accent tend à tomber sur la voyelle suivante. C'est ce que l'expérience confirme. Les mots en question sont difficiles ou tout au moins désagréables à prononcer, parce qu'ils sont contraires aux tendances naturelles de la phonétique européenne. Cela est particulièrement sensible quand l'i accentué est suivi d'une diphtongue, comme dans **tiuj**, **hodiaŭ**. Le président de l'*American Esperanto Association* nous a assuré que ses compatriotes ont toutes les peines du monde à prononcer **tiuj**, et non pas **tjui** (avec accent sur l'u), d'autant plus que le **uj** final leur est impossible. Et nous-mêmes, Français, nous avons beaucoup de peine à accentuer correctement **hodiaŭ** et nous sentons une tendance irrésistible à accentuer l'a. C'est dans les 45 particules du tableau que ce défaut est le plus sensible et le plus gênant, vu la fréquence avec laquelle ces particules reviennent dans le discours. C'est aussi là qu'il est le plus facile à corriger, car ces particules ne s'imposent nullement par l'internationalité. (Nous y reviendrons plus loin.)

Pour les radicaux internationaux, le problème est plus compliqué : on pourrait rétablir, pour beaucoup d'entre eux, le radical étymologique et international (qui se retrouve dans les dérivés, et que le Dr ZAMENHOF a abrégé à la russe : **nacion**, **opinion**, etc.) Alors rien n'empêcherait l'i de devenir consonnant, suivant la tendance susdite, sans même qu'il soit besoin d'indiquer cette nuance de prononciation dans l'orthographe : on a remarqué justement que dans **hieraŭ**, **maniero**, **tualetoj**, **trotuaro**, **ie**, **ua** sont de vraies diphtongues, sans qu'on ait cru devoir l'indiquer graphiquement (par j et ŭ). Comme l'a dit M. ZAKRZEWSKI, cette indication n'est utile que pour déterminer la place de l'accent sans ambiguïté. Du reste, c'est cela seul qui importe ; et l'on peut laisser toute latitude aux adeptes pour prononcer les diphtongues comme ils pourront, puisque des règles trop strictes ne seront jamais observées. On peut seulement se demander s'il ne conviendrait pas d'adopter pour l'accent une règle différente, admise dans certains projets rivaux d'après des considérations scientifiques, à savoir : mettre l'accent sur la voyelle qui précède la dernière consonne du radical. Sans doute, quelle que soit la règle d'accentuation, par cela même qu'elle sera « régulière », elle sera en désaccord avec l'accent naturel dans un certain nombre de mots ; tout ce qu'on peut demander, c'est qu'elle concorde le plus souvent possible avec l'accent naturel. C'est

une des questions que nous recommandons à l'attention et aux lumières du Comité.

TABLEAU DES PARTICULES.

Le tableau des 45 mots « simples » ou « corrélatifs » est en butte à beaucoup de critiques, et cela surtout du point de vue pratique. Au point de vue théorique, on s'accorde à admirer l'ingéniosité de cette corrélation logique, qui a trouvé dans les langues classiques un modèle imparfait et incomplet (voir l'article du regretté D^r LLOYD : *Antaŭhistoria gramatikisto*, dans *Lingvo internacia*, 1906, p. 235) ; encore que, comme on va le voir, cette corrélation ne soit pas parfaite. Mais si le principe logique de la corrélation ne peut qu'être approuvé, les formes par lesquelles il se réalise prêtent le flanc à la critique. Nous avons déjà vu deux défauts phonétiques de ce tableau : dans tous les 45 mots, l'accent est sur un i suivi d'une voyelle ; et dans les 5 de la série *ĉiu, ĉia,...* se trouve une chuintante qu'aucune raison d'internationalité ne justifie. Mais voici des objections plus générales et plus graves.

On dit d'abord que ce tableau est un fragment de langue à priori égaré dans une langue à posteriori : il est incontestable qu'il rappelle les procédés des langues à priori : et l'on trouve dans une de ces dernières, le *Perio*, un tableau analogue, mais plus complet et plus régulier. Sans doute, comme dit M. TALMEY pour défendre ce tableau, il n'est pas « écrit » que la L. I. doit être entièrement à posteriori. Néanmoins, cela constitue une disparate, un manque d'harmonie, qui n'est pas seulement d'ordre esthétique, mais qui a des conséquences pratiques. En effet, quel est le principe des langues à priori ? C'est de représenter par des formes analogues ou voisines les idées analogues ou de même famille. Or ce principe est absolument opposé à la facilité et à la commodité mnémonique : en vertu d'une loi psychologique bien connue, il importe au contraire que les formes soient d'autant plus distinctes que leur sens est plus semblable. C'est contre cette loi que pèchent dans leur ensemble les langues à priori, et que l'*Esperanto* pêche dans son tableau. Ceci n'est pas une affirmation théorique, mais un fait constaté et déploré par beaucoup de professeurs d'*Esperanto* : leurs élèves ont beaucoup de peine à apprendre et à retenir les *tiel, tial, tiom, tiam, etc.*

« parce qu'ils se ressemblent trop » ; bien entendu, ce ne sont pas les formes qui sont difficiles à apprendre, mais leur sens, qu'on est sans cesse exposé à confondre, rien dans la forme ne permettant de les distinguer et de les repérer. En construisant ce tableau, le Dr ZAMENHOF a été dupe de la même illusion qui fait dire à tel auteur de langue à priori qu'il fournit le moyen d'apprendre en une heure 6 millions de noms (SOTOS OCHANDO, p. 69 de notre *Histoire*). Et cette symétrie, si séduisante et si commode même pour les logiciens et les esprits rompus aux abstractions, est un véritable casse-tête pour les « personnes d'instruction moyenne » auxquelles la L. I. est surtout destinée. C'est ici, plus que jamais, qu'on peut parler d'une chose excellente en théorie et détestable en pratique.

En second lieu, certaines séries de ce tableau sont inutilement synthétiques, et par suite contraires à l'esprit général de la langue, qui est analytique : c'est la série **tial** et la série **ties** : car l'une et l'autre pourraient être remplacées par les prépositions convenables, **por** et **de**. Ce synthétisme rappelle les langues anciennes, dont ce tableau est imité ; mais alors, on aurait pu imiter jusqu'au bout le latin avec ses quatre séries d'adverbes de lieu répondant aux quatre questions : *ubi, quo, unde, qua*. Que si, avec raison, on remplace les deux dernières séries par les prépositions appropriées (**de, per**), il faut faire de même pour les séries **ties, tial**. Ajoutons que la série **ties** constitue en réalité un génitif exceptionnel dans la langue ; et que ce génitif (**kies**) donne lieu à une construction exceptionnelle (suppression de l'article) qui est un simple idiotisme allemand.

D'autre part, on peut trouver que le tableau n'est pas complet : d'abord, il pourrait et devrait contenir, comme séries indépendantes, deux séries que l'on obtient au moyen des particules additionnelles **çi** et **ajn**. Il arrive souvent que des auteurs emploient **çi** isolément, ce qui semble indiquer qu'ils trouvent trop longues les expressions composées **tiu çi, tie çi**, etc. De même, les expressions composées avec **ajn** sont longues et lourdes, et mériteraient de former une série indépendante, tout comme **iu** et **çiu** (*quelque, tout, quelconque* : il semble que **ajn** soit inspiré du *cumque* latin, que le Dr ZAMENHOF lui substituait en 1894). Enfin, il pourrait y avoir d'autres séries, que l'analogie semble indiquer, comme celle d'**alia**, que certains auteurs, en vertu de cette analogie, emploient sous les formes **aliu, aliel**, etc. Et cette

analogie est presque irrésistible pour les esprits logiques (ceux précisément pour lesquels le tableau semble fait) : ils ne comprennent pas qu'on dise **aliloke**, **alitempe**, alors que les mots correspondants sont **tie**, **tiam**, **êie**, **êiam**, **nenie**, **neniam**, et ils disent instinctivement : **alie**, **aliam**. Ce n'est pas les partisans du tableau qui pourraient les en blâmer.

Signalons à ce propos une anomalie du tableau : tandis que partout ailleurs la finale **-e** marque les adverbes de manière, dans le tableau elle distingue les adverbes de lieu : **tie**, **kie**, **êie**, **ie**, **nenie** ; et les adverbes de manière sont marqués par la finale **-el** : **tiel**, **kiel**, etc. Sans doute, il y a une raison à cela : on a voulu pouvoir accoler le **n** de l'accusatif aux adverbes de lieu. Mais, sans examiner ici si cet accusatif est bien nécessaire, ce n'en est pas moins une irrégularité gênante pour le novice, qui est tenté, soit de comprendre **tie**, **kie** comme les adverbes de manière correspondant à **tia**, **kia**, soit de dire **alie**, par analogie, au lieu de **aliloke**.

Mais voici une anomalie plus grave : la série **tia**, **kia**..., est en principe qualitative, et la série **tiu**, **kiu**..., doit servir à la fois d'adjectif et de pronom. Néanmoins, l'usage (cet usage auquel certains auteurs de manuels se réfèrent comme à une autorité infaillible et sacrée) ne donne le sens qualitatif qu'à **êia**, **tia**, **kia**, et emploie **ia** et **nenia** comme les adjectifs correspondant aux pronoms **iu**, **neniu**. (Cette anomalie est constatée dans la *Grammaire complète* de M. AYMONIER, § 193). Or elle semble avoir une cause psychologique, que révèlent d'autres déviations de l'usage. En effet, il y a une tendance générale à employer **tiela**, **tiela**, au lieu de **tia**, **tiel** ; et le Dr ZAMENHOF approuve ces formes irrégulières ou au moins superflues, quand on veut accentuer le sens qualitatif (*La Revuo*, février 1907). C'est avouer que les mots **tia**, **tiel**, n'offrent pas un sens suffisamment qualitatif, sans doute parce que l'un a la forme d'un simple adjectif, et que l'autre n'a pas la forme d'un adverbe de manière. (Le Dr ZAMENHOF emploie lui-même les formes **tiela**, **tiela**). On remarque encore que d'excellents auteurs (KABE, par exemple) n'emploient jamais **tiel**, **kiel**, **êiel**, mais **tiamaniere**, **kiamaniere**, **êiamaniere**, ce qui semble indiquer que les particules ne leur semblent pas assez claires et assez expressives, et qu'ils leur préfèrent une périphrase, même longue et traînante. De même enfin, on emploie souvent **êiuloke**, **êiutempe**, comme si **êie**, **êiam**

n'exprimaient pas suffisamment la même idée. Tout cela montre que l'usage lui-même tend à substituer à ces particules *à priori* (que M. GRABOWSKI qualifiait de volapükismes) des mots *à posteriori*, qui paraissent plus significatifs. Mais alors, au lieu des mots artificiels **tiela**, **tiele**, qui n'ont plus l'avantage de la symétrie, pourquoi ne pas employer les mots « latins » : *tala*, *tale*, comme d'autres langues? On peut dire que le jour où le D^r ZAMENHOF a approuvé **tiela**, **tiele**, il a prononcé implicitement la condamnation de son tableau.

La suppression de ce tableau paraît donc s'imposer, et cela pour rendre la langue aussi facile à comprendre à première vue qu'aucune de ses concurrentes, en même temps que pour la rendre plus facile à apprendre et à manier pour toutes les intelligences. En effet, ces 45 mots ont une importance capitale, ils reviennent sans cesse dans le discours : il n'y a pour ainsi dire pas une seule phrase où ils ne se présentent, et souvent plusieurs ensemble. Comme le disait LEIBNIZ, les mots constituent la matière du discours, et les particules en constituent la forme. C'est dire que les particules forment le lien des idées, et que sans elles l'enchaînement des mots et des phrases deviendrait inintelligible. Or, quand un « profane » se trouve en présence d'un texte *Esperanto*, il en comprend tous les « mots », en vertu de leur internationalité; mais au milieu de ces mots transparents, il trouve des particules obscures et énigmatiques, de forme arbitraire et « étrangère » aux langues européennes, et faute de les comprendre « à première vue », le sens lui échappe. Cela est si vrai que M. BOIRAC a composé, pour les lecteurs instruits, une *Ŝtosileto kvarlingva* qui contient uniquement les particules traduites en allemand, anglais, français et latin, de telle sorte qu'un homme instruit peut déchiffrer un texte *Esperanto* au moyen de cette seule clef. Mais ne vaudrait-il pas mieux qu'il pût déchiffrer ce texte sans le secours d'aucune clef? Assurément, et la chose est possible, puisqu'elle est réalisée dans d'autres langues, moins parfaites sans doute que l'*Esperanto*, mais qui offrent sur lui cet avantage considérable, décisif même pour la propagande. Quel avantage énorme aurait l'*Esperanto*, tant sur ses rivaux que sur lui-même, si tout homme instruit pouvait le lire « à première vue » sans aucune clef! Et il ne serait même pas nécessaire pour cela de sacrifier entièrement la corrélation logique, dans la mesure où elle est

utile comme moyen mnémorique : il suffirait d'adopter, au lieu de mots artificiels et arbitraires, les particules que fournit le latin : *tala, quala; tanta, quanta; etc.*

GRAMMAIRE.

Dans la grammaire, il n'y a guère que deux modifications qui soient généralement réclamées, et ce sont deux simplifications : suppression de l'accord de l'adjectif; suppression de l'accusatif. Et cela non pour des raisons théoriques, mais pour cette raison toute pratique tirée de l'expérience de l'enseignement et de l'usage de la langue, à savoir que ces deux règles grammaticales offrent une grande difficulté à ceux qui n'y sont pas habitués par leur langue maternelle ou par l'étude des langues classiques ou vivantes (ce dernier cas devant être naturellement exclu de nos hypothèses). Elles appellent donc un examen attentif de la part du Comité.

Qu'on puisse sans inconvénient rendre l'adjectif invariable, c'est ce que prouve l'exemple de l'anglais; c'est naturellement les adeptes de langue anglaise qui réclament le plus souvent cette simplification, parce que ce sont ceux à qui la règle contraire offre le plus de difficulté. Or (sans compter l'importance numérique de ce contingent pour la L. I.), en matière de grammaire, la simplicité doit primer l'internationalité : c'est au nom de la simplicité qu'on supprime toute flexion personnelle dans les verbes, bien que l'anglais même en conserve une trace; et qu'on supprime la flexion de genre dans les adjectifs, attendu qu'elle est absolument inutile. Toute la question est donc de savoir si le pluriel des adjectifs est plus utile que leur variation en genre. Or il ne le semble pas, toutes les fois du moins que l'adjectif est accompagné de son substantif, puisqu'alors il ne fait que répéter une indication déjà fournie par celui-ci (peu importe qu'il précède ou suive immédiatement). Le pluriel de l'adjectif ne devient utile que lorsqu'il est isolé; mais dans ce cas, l'adjectif est souvent substantifié, et alors il prend la forme du substantif, et par suite la marque du pluriel. Reste donc le cas assez rare où l'adjectif reste épithète d'un substantif sous-entendu. C'est dans ce cas seulement qu'il convient de le mettre au pluriel. Mais il est inutile, en vue de ce cas exceptionnel, d'astreindre les adeptes à mettre constamment le pluriel aux adjectifs, et de leur imposer une gêne superflue.

On peut remarquer que non seulement toutes les L. I. concurrentes admettent l'adjectif invariable, mais que le D^r ZAMENHOF lui-même l'a admis dans sa réforme de 1894, et cela, pour diminuer la fréquence des finales -aj, -oj, tant critiquées au point de vue de l'euphonie. Mais si l'on admet l'invariabilité de l'adjectif, on peut supprimer entièrement ces finales en j, même dans les substantifs : car ce j ne s'imposait que pour permettre de former le pluriel des substantifs et des adjectifs au moyen d'une seule marque uniforme, qui fût en même temps compatible avec l'accusatif : or il n'y a que cette lettre j qui puisse s'associer à la fois aux finales a, o, et à la finale n. Il n'y a donc plus de raison pour la conserver, et au contraire il y a des raisons phonétiques (exposées plus haut) pour employer la lettre i, qui est suffisamment indiquée par l'internationalité et dont le j n'était qu'un substitut. Remarquons du reste que le pluriel en i laisse subsister entière la possibilité de former l'accusatif au moyen de n, tant au pluriel qu'au singulier. Inutile d'ajouter que la désinence de l'infinitif verbal devrait être modifiée en conséquence : mais cette désinence actuelle (i) est absolument arbitraire (tout autant que l'a que le D^r ZAMENHOF lui substituait en 1894), et au contraire il y a une désinence qui s'impose en vertu de l'internationalité : c'est une désinence en r, par exemple ar (comme en *Idiom Neutral* ; toutes les L. I. récentes ont des désinences en -r, voir notre *Tableau synoptique*). Et cette désinence ne produirait aucune confusion avec le suffixe ar, qui est toujours accentué et suivi d'une voyelle finale.

La question de l'accusatif est plus délicate et plus controversée. Ses adversaires (M. LESKIEN) font remarquer qu'il n'existe pas en anglais, en français et dans les langues romanes, sauf dans les pronoms, et qu'il n'existe en allemand qu'au singulier des substantifs masculins, de sorte que la plupart des substantifs en sont privés en fait. Ainsi l'exemple des trois principales langues européennes semble prouver que cette flexion est inutile, au moins dans les substantifs ; et même que son absence n'impose pas un ordre rigide, comme le soutiennent les défenseurs de l'accusatif, car elle n'empêche pas l'allemand de se permettre de nombreuses « inversions ». C'est d'ailleurs ce que pensait le D^r ZAMENHOF en 1894, car, tout en supprimant l'accusatif, il ne croyait pas devoir imposer un ordre obligatoire et rigide, et conseillait simplement aux commençants d'observer autant que

possible l'ordre normal : sujet, verbe, régime direct. Il semble que cette solution soit fort sage, car, en tout état de cause, l'ordre normal se recommande par sa clarté supérieure, et du reste est de plus en plus « normal » dans les langues européennes. L'accusatif n'est même pas nécessaire pour les pronoms personnels, si l'on admet cette règle très simple et bien peu gênante, que quand une proposition contient plusieurs pronoms, le premier est le sujet. En somme, ce n'est guère que dans les pronoms relatifs que l'accusatif semble utile, parce que justement ces pronoms entraînent une inversion nécessaire. On pourrait donc, pratiquement, réduire l'accusatif au cas des pronoms relatifs et au cas des « inversions » (par rapport à l'ordre normal).

Ici, il convient de faire une distinction. On a dit qu'il y aurait un jour deux *Esperanto*, celui de l'usage pratique, et celui de la littérature et des traductions (D^r VALLIENNE, dans *Lingvo internacia*, 1906, p. 396). Sans exagérer cette idée fort juste, on doit admettre qu'il n'est ni raisonnable ni opportun d'imposer à la langue courante, celle de la conversation, de la correspondance et du commerce, les élégances et les raffinements qui conviennent à la langue littéraire, et surtout à la traduction d'ouvrages littéraires de toutes les langues. Or c'est principalement dans cette dernière langue, ou dans ce dernier usage, que l'accusatif paraît utile, sinon nécessaire. La solution la plus sage et la plus libérale semble donc être de conserver l'accusatif à titre facultatif : l'emploieront ceux qui voudront, c'est-à-dire qui en éprouveront le besoin, en raison du « genre » de leur travail. On pourra même l'employer dans la langue courante sans inconvénient. En effet, l'accusatif n'offre de difficulté que quand il faut l'employer, et l'employer à propos, mais nullement quand on lit ou entend; dans ce dernier cas, s'il n'est pas utile, il n'est que superflu, il ne peut être gênant. Or ceux qui ont de la difficulté à l'employer sont ceux qui ne l'ont pas dans leur langue maternelle : mais alors leur langue leur apprend à disposer leurs mots dans un ordre qui rend en effet l'accusatif inutile. Ceux au contraire qui sont tentés, par habitude nationale, de faire des inversions, sont aussi ceux qui sont accoutumés à employer l'accusatif dans leur langue : et ceux-là l'emploieront tout naturellement et sans effort. Ainsi s'opérera spontanément la sélection des cas où l'accusatif est utile et de ceux où il est superflu; et la

faculté de l'employer ne gênera personne, ni ceux qui l'emploieront, ni ceux qui ne l'emploieront pas.

En tout cas, il importe de réserver l'accusatif au régime direct, et de le supprimer obligatoirement pour tous les autres compléments de mesure, de prix, de date, de direction, etc.; car ainsi prodigué il perd sa principale utilité, qui est de désigner sans ambiguïté le régime direct. Pour indiquer le « mouvement vers », il est plus logique et plus conforme à l'esprit analytique des langues modernes d'employer une préposition spéciale, comme pour indiquer l'éloignement ou la sortie.

VOCABULAIRE.

Pour la formation du vocabulaire, il importe d'abord que les règles des dérivations soient formulées avec précision, et que le sens et l'emploi de chaque affixe soient bien fixés; ce qui n'a pas encore été fait d'une manière systématique, attendu que tous les auteurs de manuels étaient astreints à respecter, soit l'usage plus ou moins correct et conséquent, soit le *Fundamento*, c'est-à-dire un texte composé à titre de simple exercice, et non de modèle impeccable et « intangible ». Nous ne pouvons sur ce point que recommander au Comité les conclusions de l'*Étude sur la Dérivation en Esperanto* de M. COUTURAT¹, d'autant plus que les approbations qu'elles ont reçues prouvent que ces propositions seraient acceptées volontiers, et même avec satisfaction, par la majorité des Espérantistes; elles sont même conformes au vœu secret des auteurs de dictionnaires techniques, qui se sont rendu compte qu'il est impossible de constituer une terminologie technique complète et régulière avec les éléments actuels et les règles actuelles de l'*Esperanto*. Et, comme ils disent eux-mêmes, « le plus tôt sera le mieux », car cela leur épargnera du travail inutile, et leur permettra de continuer, de compléter et de corriger les travaux en cours.

La régularisation des dérivations fera nécessairement disparaître certains dérivés ou composés illogiques, qui sont de simples idiotismes : déjà le fameux *elrigardi*, qui scandalisait M. BEIN (KABE), fait place à *aspekti*; mais il reste encore bien des dérivés du même genre : *elparoli* (*prononcer*), *almiliti* (*conquérir*), *perlabori*

1. Non publiée, mais distribuée gratuitement sur demande.

(*gagner*), etc. Ces dérivés faux ou obscurs devraient être remplacés par des radicaux internationaux (par ex. *kulpigi* par *akuz*). Nous n'insistons pas sur l'utilité de ce travail, car le *Lingva Komitato* l'a déjà entrepris. Mais il importe de fixer dès le début les principes qui devront le diriger, et ces principes dépendent des règles de dérivation. Car autant il est utile de tirer d'une racine tous les dérivés qu'elle peut logiquement former, autant il est nuisible, à tous égards, de tirer d'une racine un dérivé qu'elle ne comporte pas logiquement, ou par un procédé illogique. Or il semble que le Dr ZAMENHOF, qui admet à présent bien des radicaux peu utiles ou d'une forme manifestement dérivée, ait abusé à l'origine de la fécondité (déjà très grande) de ses procédés de dérivation pour économiser le plus possible les racines. Certes, il faut bien se garder de tomber dans l'excès contraire, comme certaines langues rivales, et d'adopter *tous* les *mots* internationaux, quelle que soit l'irrégularité de leur formation, au lieu de former avec des *radicaux* internationaux bien choisis des dérivés et composés autonomes. Il y a un juste milieu à trouver entre les deux extrêmes, et la règle qui permettra de le trouver ne peut être que la logique dans la dérivation. On voit combien il importe de fixer avant tout les règles logiques et précises de la dérivation, et de s'y conformer rigoureusement. Toute infraction à ces règles est d'ailleurs une diminution d'internationalité (car seule une dérivation logique sera sûrement comprise et appliquée de même en tous les pays), et une porte ouverte aux idiotismes, qui sont la plaie de toute L. I.

Puisque la langue est fondée sur le principe du maximum d'internationalité des radicaux (par rapport aux langues européennes), et que ce principe est la seule garantie de neutralité et de justice dans la composition de la langue, en même temps que la condition essentielle de sa facilité, il faudra soumettre à ce principe, non seulement les racines nouvelles, mais les racines déjà adoptées, et chercher si telle racine peu internationale ne pourrait pas être remplacée par une autre plus internationale. Le *Lexique étymologique* de M. BASTIEN vient à propos pour servir de base à cette révision. Elle est d'autant plus nécessaire, qu'il semble, à des juges compétents, que le vocabulaire de l'*Idiom Neutral*, notamment, soit plus international dans son ensemble que celui de l'*Esperanto*. On sait en tout cas qu'il a été élaboré avec soin par une société internationale (l'*Akademi*), conformé-

ment au principe d'internationalité, et d'ailleurs les éléments de ce travail sont consignés dans les circulaires de l'*Akademi*. Il y a là une base de comparaison et de vérification; et si, dans ce travail considérable et consciencieux, il se trouve quelques radicaux mieux choisis que les racines correspondantes de l'*Esperanto*, il convient évidemment d'en faire profiter la L. I. définitive. Sans entrer dans le détail, on peut rechercher si des racines comme les suivantes sont suffisamment internationales, ou sont les plus internationales qu'on puisse adopter pour les mêmes idées : aĉeti, amboso, barakti, barĉo, bedaŭri, brogi, bulko, droni, dungo, farti, frandi, fraŭlo, glata, gurdo, juki, kraĉo, keno, klopodi, koto, kruta, lerta, maco, nepre, parkere, pilko, prava, rigli, rodo, stipo, svati, ŝajni, ŝati, ŝelko, taŭgi, tikli, tuko, varbi, vosto. On devra encore rechercher si les radicaux suivants sont bien internationaux dans le sens qui leur est assigné en Esperanto : balanco, cirkelo, domaĝo, fortika, galanterio, ĝentila, gracia, oferi, oportuna, prudenta, stablo, ŝtipo. Enfin on devra examiner si les radicaux suivants (entre autres) ont une forme suffisamment internationale et reconnaissable : abio, adulti, beni, boji, burĝo, daŭri, ekstermi, fandi, imagi, intesto, kelo, koni, limo, metio, paŝo, poŝto, servuto, spezi, vanta, vato, verto. Bien entendu, nous ne critiquons pas ces radicaux en détail, et nous n'ignorons pas que certains se justifient par des raisons de commodité ou autres. Nous les citons seulement comme exemples de l'étude qui devra être faite pour conférer au vocabulaire de la L. I. le maximum d'internationalité que comporte l'état actuel de nos langues, en tenant compte de la nécessité d'éviter les homonymes et d'autres convenances particulières, qui peuvent faire fléchir en quelques cas le principe d'internationalité.

RÉSUMÉ.

En résumé, de l'étude impartiale et objective à laquelle nous nous livrons depuis sept ans, tant sur l'histoire de la question de la L. I. et sur les divers projets proposés, que sur les conditions pratiques de la réalisation d'une solution et sur les opinions et vœux des intéressés, ressort pour nous, après mûr examen, la conclusion suivante :

La langue qui a aujourd'hui le plus de chances d'être généralement et promptement adoptée par l'ensemble des intéressés,

tant par ses qualités intrinsèques que par sa situation acquise, son organisation et les services qu'elle rend, est l'*Esperanto*, simplifié et perfectionné sur les points que nous allons énumérer et récapituler :

I. Suppression de tous signes diacritiques; emploi de l'alphabet romain (ou anglais).

II. Diminution de la fréquence des chuintantes; suppression des diphtongues *aj*, *ej*, *oj*, *uj*, au moins comme finales.

III. Suppression des 45 particules du tableau, à remplacer par des racines à *posteriori*, en conservant les corrélations les plus utiles et les plus naturelles.

IV. Adjectif invariable en nombre, sauf quand il est isolé.

V. Accusatif rendu facultatif, et par suite pratiquement supprimé dans l'usage courant.

VI. Pluriel des substantifs par *i* substitué à la finale *o*.

VII. Régularisation de la dérivation, suppression des dérivés illogiques, obscurs ou trop compliqués, à remplacer par des radicaux internationaux; adoption de quelques nouveaux affixes internationaux, nécessaires surtout à la langue technique.

VIII. Révision soigneuse des radicaux suivant le principe du maximum d'internationalité, en conservant toute la simplicité et la régularité de la grammaire et de la formation des mots.

Nous croyons pouvoir affirmer, malgré certaines déclarations bruyantes et des manifestations théâtrales, que l'immense majorité des Espérantistes accepterait une telle modification, conforme d'ailleurs aux vrais principes de la langue et aux intérêts de sa propagande et par suite de ses adeptes; et qu'une telle langue aurait toutes chances de rallier, d'autre part, tous les partisans, soit des autres projets, soit d'une L. I. en général. Dans tous les cas, une langue ainsi construite serait **INATTAQUABLE** et **INCORRUPTIBLE**. Inattaquable, en ce sens qu'elle n'aurait plus à craindre aucun projet rival, qui présenterait sur elle un avantage quelconque, même apparent, au point de vue de la facilité, de la simplicité et de la régularité; ni aucune critique sérieuse et compétente, soit au point de vue logique, soit au point de vue phonétique. Incorruptible : non pas que la L. I. ne puisse et ne doive évoluer, comme toutes les choses « vivantes »; mais en ce sens, qu'une fois ses principes formulés et ses règles essentielles fixées, elle pourra se développer librement, sans être

enchaînée à aucun modèle et à aucun texte « intangible », parce qu'elle ne donnera aucune occasion et aucune prise, soit à une proposition d'amélioration ou de réforme, soit à des dissidences même involontaires. Au surplus, il conviendra qu'une autorité internationale surveille et dirige, surtout dans les premiers temps, le développement régulier de la langue, l'élaboration des manuels et dictionnaires (surtout techniques), pour assurer l'unité et la continuité de la langue, et qu'elle ait toute liberté pour introduire dans le vocabulaire les corrections dont l'expérience montrerait la nécessité. C'est à cette condition que la langue pourra suivre, sans à coups et sans rupture, les progrès de la science et de la technique, et rester toujours au niveau de la civilisation contemporaine, dont elle est destinée à devenir le véhicule et l'auxiliaire.

Les secrétaires du Comité,

L. COUTURAT.

L. LEAU.

12 septembre 1907.

DÉCISIONS DU COMITÉ

EXTRAITES DES PROCÈS-VERBAUX OFFICIELS

16 Octobre. — Le Comité a décidé de s'adjoindre M. le professeur PEANO, de Turin; puis il a élu président d'honneur M. le professeur FÖRSTER, de Berlin; président, M. le professeur OSTWALD, de Leipzig; et vice-présidents, MM. les professeurs BAUDOUIN DE COURTENAY, de Saint-Pétersbourg, et JESPERSEN, de Copenhague.

22 Octobre. — Le Comité admet dans la langue internationale les deux digrammes **ch** et **sh** avec le son qu'ils ont ordinairement en anglais. (Adopté par 4 voix contre 2).

Le Comité a décidé de s'adjoindre ses secrétaires, MM. COUTURAT et LEAU.

24 Octobre. — Le Comité a déclaré que les discussions théoriques étaient closes, et a nommé la Commission permanente dont le premier devoir sera d'étudier et de fixer les détails de la langue qui sera adoptée. Cette Commission comprend MM. OSTWALD, BAUDOUIN DE COURTENAY, JESPERSEN, COUTURAT et LEAU.

Le Comité a décidé qu'aucune des langues soumises à son examen ne peut être adoptée en bloc et sans modifications. Il a décidé d'adopter en principe l'*Esperanto*, en raison de sa perfection relative et des applications nombreuses et variées auxquelles il a déjà donné lieu, sous la réserve de certaines modifications à exécuter par la Commission permanente dans le sens défini par les conclusions du Rapport des secrétaires et par le projet de *Ido*, en cherchant à s'entendre avec le Comité linguistique espérantiste. Enfin il a décidé d'adjoindre M. DE BEAUFONT à la Commission permanente, en raison de sa compétence spéciale.

Toutes ces décisions; sauf une, ont été prises à l'unanimité.

Les Secrétaires,

L. COUTURAT. L. LEAU.

